

## Séminaire de recherche

« Qu'appelle-t-on « déconstruction du christianisme » ? Autour de Jean-Luc Nancy »

Au couvent de La Tourette les 1<sup>er</sup>-2 Juin 2012**Contrepoint. Ressources du biblique**

Contrepoint : (musique) Vient du latin *punctus contra punctum*, littéralement point contre point, c'est-à-dire note contre note.

Discipline d'écriture musicale qui a pour objet la superposition organisée de lignes mélodiques distinctes

Je le dis d'emblée : je ne suis pas un « spécialiste » de l'œuvre de JLN – j'en suis un lecteur qui y trouve à penser et à vivre le « christianisme ». Mon premier souvenir de la présence de JLN : à la télévision, à l'automne 1998 (j'avais 20 ans), alors que Derrida présentait *Le Toucher. Jean-Luc Nancy* qui venait de paraître. Je vais me risquer à prendre la parole devant JLN : essayer, en contrepoint à ce qu'il écrit, de proposer une indication de ce qu'est le biblique et la pensée du biblique.

JLN veut *sortir du christianisme* et il cherche « une ressource remplaçant complètement la ressource chrétienne » (D 208-209). Quelle est cette ressource dite chrétienne ? Quelles sont les autres ressources possibles ? Par cette question je voudrais commencer (sachant que je ne ferais rien d'autre que de commencer).

Par « ressource », j'entends une manière de s'orienter dans la pensée, un tour pris par la pensée, c'est-à-dire par de la langue : on pense toujours en langue, et la pensée ne prend pas le même tour et les mêmes détours en latin-français (Descartes), en allemand (Nietzsche), ou en chinois (Wang Fuzhi). Une langue ouvre des possibles et en referme d'autres par la même occasion. Ce que l'on nomme « christianisme » : une cohérence singulière qui a été décelée et qui ne saurait se laisser tarir. Une cohérence qui a configuré l'occident.

Pour le dire d'un trait et rassembler les choses : « Dieu », dont le nom chrétien est Trinité, nomme cet Autre, un « Toi » auquel un « je » pourra immédiatement s'adresser, abolissant toute médiation, nomme cet Extérieur qui se découvre en même temps celui qui est *plus intime à moi-même que moi-même* – « *interior intimo meo* » confesse Augustin (*Confessions*, III, 6, 11) – ou, plus exactement, qui ne cesse d'approfondir ce « moi » en intimité (les Romantiques feront fructifier cette ressource de l'intimité à plein régime), nomme l'Infini qui déclôt toute finitude et toutes croyances (connaissances). Ce que le « christianisme » a permis, c'est une pensée de *l'âme* comme capacité d'éprouver *l'infini*, *l'intime* comme du *dehors* qui est dedans, la *rencontre* et la *parole* comme figures de *l'événement*, c'est-à-dire la possibilité d'un *nouveau radical* : autant de ressources de l'expérience humaine que le christianisme a promues (*i.e.* qui ne sont pas grecques : ni dehors, ni infini, ni intimité en Grèce ; il n'y a qu'à relire Homère ou les Tragiques).

Que « Dieu » existe ou qu'il n'existe pas, tel n'est pas la question – vaine, ou déplacée. « Dieu », une fois découvert, demeure un possible de la pensée, et résiste. Je peux toujours m'y reporter.

Comment « Dieu » vient-il à l'idée ?

D'abord une précision de vocabulaire : on oppose facilement Athènes et Jérusalem, ou la source grecque et la source hébraïque. Il me semble plus judicieux de distinguer un *possible métaphysique* de la pensée et un *possible biblique*. En effet, il y a du grec non métaphysique, à commencer par les Tragiques, et du biblique non hébraïque, le grec des Septante et le Nouveau Testament. Le *biblique* est ce qui vient de l'intérieur du christianisme pour le déconstruire.

Le christianisme est, certes, « une puissante confirmation de la métaphysique – aggravant l'étantité de l'être par la production d'un Etre suprême archi-présent et efficient » (D 16). Et, par là même, il conforte la clôture et la rend plus étouffante. Le christianisme « et avec lui tout le monothéisme », ajoute JLN. A ceci près que le christianisme n'est pas un monothéisme comme un autre, et ne saurait être rabattu sur son versant métaphysique, ou néo-platonicien. J'y reviendrai. Mais JLN poursuit : « Mais il se trouve que la lecture soigneuse des plus vigoureux pourfendeurs de la métaphysique (Nietzsche, Heidegger, Wittgenstein, Derrida, et Deleuze à sa manière) montre qu'ils ne partagent jamais la simplicité quelque peu grossière de cette représentation. Chacun d'eux sait au contraire parfaitement que c'est de l'intérieur même de la métaphysique que se forme le mouvement d'une déstabilisation du système de l'étant en totalité – faute de quoi, d'ailleurs, on serait en peine de comprendre comment aurait pu surgir l'ébranlement de ce supposé système monolithique » (D 16-17). Est-ce vraiment « de l'intérieur même de la métaphysique » que s'opère une décloison ? De l'intérieur même du christianisme, oui – JLN le soutient – mais « de la métaphysique » ? Y a-t-il cette exigence de l'inconditionné au cœur de la Raison, un excès de la Raison sur elle-même ? Mais de quelle « Raison » parle-t-on ? D'une Raison qu'on décréterait « transcendante » ? Ou bien de notre raison à nous, qui pensons après les Grecs et en Grec, du moins selon les ressources des langues indo-européennes ? Et d'où viendrait alors cette « exigence de l'Inconditionné » dont tout montre que, justement, elle n'est pas à l'œuvre chez les Grecs et qu'elle est étrangère à la métaphysique et à sa clôture.

Si, d'une part, elle est étrangère à la métaphysique et si, d'autre part, elle est à l'œuvre au cœur du christianisme, c'est que cette auto-déconstruction du christianisme, et de toute mythologie par la même occasion (dont la métaphysique, qui prend sa source en Homère et Hésiode) est biblique. Le biblique : l'intrusion d'un Dehors. Pour le dire d'une phrase : le commencement biblique est une effraction qui fait surgir un Dehors (de la création) et un Sujet (de la création). Ce que j'ai appelé il y a un instant les ressources du christianisme, ce sont les ressources du biblique. Pour approfondir, lisons ensemble la première phrase de la Bible.

### **Le dehors : une lecture de Genèse 1,1**

« Au commencement Elohim créa les cieux et la terre. Or, la terre était tohu et bohù, et les ténèbres sur la face d'un abysse (*tehôm*), et vent (*rûah*) d'Elohim remuant sur la face des eaux. Et Elohim dit : Que soit lumière, et fut lumière. » (Gn 1,1-3) Le commencement biblique (*beré'shît*) est rupture instauratrice : une *effraction* (un événement), donc une *intervention*, qui fait surgir un Sujet (de la création), qui est désigné par le nom « Elohim », qui engage une pensée du temps et de la subjectivité. Le terme employé pour « création » (*bârâ*) désignant quelque chose de nouveau, d'inouï. Dieu est extérieur à la création dont il ne dépend aucunement.

Paul Beauchamp, dans son étude magistrale de Genèse 1, *Création et Séparation* (1969), montre que « *beré'shît* » désigne cette forme unique de commencement qui est le commencement de tout. « Commencement » est le nom du temps où tout fut créé, il date le moment où la création a lieu : « Il situe le bloc de la création par rapport à tout le déroulement du temps, il lui donne à la fois la place initiale dans la chronologie et la dignité de prémisse de l'œuvre divine »<sup>1</sup>. « Au commencement Elohim créa le ciel et la terre » : c'est un titre qui désigne la création comme un acte unique situé en un commencement absolu<sup>2</sup>, ce n'est pas la première action de Dieu, qui a lieu au verset 3 : « *wajjômer*, et Dieu dit » ; le « surgissement de la parole » (Beauchamp) gardant ainsi son caractère de nouveauté essentielle. Si le terme « *ré'shît* » a le sens temporel de commencement, il signifie aussi les prémisses, premier-né d'un homme (Gn 49,3) ou premiers fruits de la terre (Ex 23,19 ; Dt 26,2), et connote alors la meilleure part. Ce n'est que plus tard, dans les textes de sagesse, rédigés en grec (Pr 8,22 ou Jb 40,19 : « C'est lui [Béhémot] le commencement / la première / le fondement / la meilleure des œuvres de Dieu ») que ce terme sert à désigner le fondement, le principe, et c'est pourquoi la Septante traduit « *archè* ».

Ce que pose le commencement biblique, c'est donc un Dehors. Ni le commencement grec, hésiodique, ni le commencement chinois, du *Classique du changement*, ne pose un Dehors<sup>3</sup>. Ce Dehors est hors-texte, hors représentation, lieu vide ou plutôt absence de lieu. Le Dehors, cher à JLN, est un possible de la pensée ouvert par le commencement biblique.

« Et Elohim dit (*wajjômer*) : *yehî'ôr*, que soit lumière ». Le vent qui remue sur la face des eaux porte une parole, Dieu a une voix, il parle. La Parole est ce qui vient *faire effraction*. Elle est extérieure au monde : un Dehors. Le thème de la Parole créatrice est structurant de l'ensemble du récit. La Bible exploitera cette ressource. Le psaume 33, par exemple : « Par la parole de YHWH les cieux ont été faits, par le souffle de sa bouche, toute leur armée. (...) Il parle et cela est, il commande, et cela existe » (Ps 33, 6.9). Ou encore, le livre de la *Sagesse* : « Par ta Parole tu as fait l'univers » (Sg 9,1).

« Dieu » : c'est l'Autre *qui me parle*, à qui je peux m'adresser. Dieu se confond avec la possibilité d'un appel. Dit encore autrement, l'Autre qui *m'appelle*, et d'abord à l'existence, et à qui je peux *répondre*. Croire en Dieu n'est donc pas se fier en quelque dogme que ce soit, mais se soutient de ce qu'on confère alors un statut fondateur à la parole ; qu'on considère, comme le rappellent les théologiens, que c'est par la parole que l'homme se constitue le plus intrinsèquement en sujet – ce que dit exactement le récit de Genèse 1. C'est par la parole que l'homme se constitue le plus intrinsèquement en sujet : nous sommes là au cœur de ce qui fait l'Europe, son « cœur chrétien » donc, plus essentiellement son cœur biblique. Depuis les récits bibliques de vocation (Moïse, Samuel, Amos, Jérémie, le psaume 40, etc.), jusqu'à Rousseau et Kant, Ricœur et Derrida, ou Karl Barth et Jüngel, et la psychanalyse, ce topos de la voix qui m'appelle, d'une « voix de la conscience », est un thème qui fait destin en l'Europe.

<sup>1</sup> Paul BEAUCHAMP, *Création et Séparation. Etude exégétique du chapitre premier de la Genèse*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1969, p. 152.

<sup>2</sup> Faire du verset 1 la première action de Dieu permet de lire dans ce commencement une création *ex nihilo* (telle qu'on la trouve en 2 M 7,28) ; mais il est assez peu biblique de concevoir que Dieu a créé un chaos (une terre qui est *tohu et bohu*), et cette lecture est donc peu recommandée.

<sup>3</sup> Je renvoie à François JULLIEN, *Entrer dans une pensée ou Des possibles de l'esprit*, Paris, Gallimard, 2012, en particulier les chapitres V, VI et VII, ainsi qu'aux communications de Pascal David et Pascal Marin dans *En lisant François Jullien. La foi biblique au miroir de la Chine*, sous la dir. de Pascal David, Paris, Lethielleux, 2012.

## La Parole créatrice

Ce qui intéresse les Grecs, les philosophes, c'est la nature, la *physis*. Les philosophes sont des *physikoi*, des « physiciens ». Penser en philosophe, explique Anaxagore, c'est « faire du ciel et de l'ordre de la totalité du monde l'objet de sa spéculation »<sup>4</sup>. « Non pas moi mais le *Logos* », demande Héraclite (fragment 50). Or, la pensée biblique n'est pas d'essence métaphysique : elle ne se fonde pas sur l'ordre immuable du cosmos (tel qu'il est pensé, par exemple par Platon dans le *Gorgias*, 507e-508e), elle naît précisément au creux d'une expérience de destruction, de la perte du cosmos comme fondement d'un ordre, « au bord des fleuves de Babylone » (Ps 137,1), dans l'Exil. 586 avant Jésus-Christ, Nabuchodonosor, roi de Babylone, détruit le temple de Jérusalem, déporte la population, raye de la carte le royaume de Juda : l'Exil. La foi biblique naît dans et de l'histoire, elle est historique et eschatologique, elle espère la victoire de la vie là où domine la violence, la cruauté et la mort. La foi biblique n'est pas métaphysique, c'est-à-dire cosmologique, et saint Paul peut dire qu'« elle passe la figure de ce monde » (1 Co 7,31).

La parole qui n'est en réalité que paroles, dans le divers des existences, des expériences, des langues, des cultures, cette parole humaine est l'unique vectrice de l'universel (biblique) qui regarde l'homme, sa destination, son salut. Mais le salut n'advient aux paroles, par les paroles, qu'à condition qu'en elles toutes circule la force salvifique de la Parole. Au fil des rencontres, des confrontations, des franchissements de frontières entre les identités, les langues, les cultures, la parole est en travail d'enfantement de l'universel : « La parole se lève à partir de la différence des langues plutôt que malgré elle, explique Beauchamp. C'est le vrai lieu de l'universel et son vrai moment »<sup>5</sup>. Aucune parole n'est assignée à la langue dans laquelle elle subsiste ; la parole est destinée à l'universel. Je cite encore une fois Beauchamp : « L'universel, étant en ce monde, veut être réalisé et, bien qu'il soit présent à l'intérieur de toute culture, ne peut se contenter de cet intérieur. La parole n'est pas dans les mots (...). Un fait est plus surprenant que la multiplicité des langues et que la hauteur des barrières linguistiques, c'est le fait que toute langue soit traduisible dans une autre (...). Ici encore la parole révèle qu'elle dépasse langues et cultures en se montrant non au-dessus d'elles mais là où les cultures interfèrent entre elles »<sup>6</sup>. Les langues sont plurielles, la parole, elle, se conjugue au singulier. Il revient donc à la parole de porter la charge de l'Un dans l'économie biblique de l'universel.

C'est dans l'Exil que se fait jour la foi en un Dieu créateur, que surgit l'idée de création – qui n'est pas un concept métaphysique, qui n'est pas le cosmos, qui n'est pas la *physis*. Au moment de l'Exil, « ce qui s'effondre est un « cosmos », c'est-à-dire au sens propre et antique du terme, l'habitabilité d'un espace-temps. (...) La création, explique Paul Beauchamp, sera représentée (...) comme la première de toutes les victoires, sur les forces hostiles, celles du chaos »<sup>7</sup>. La bible ne pense pas la création en termes d'ordre immuable, mais sur fond de violence, de destruction et de mort. La création est alors une parole qui réconcilie, qui met du jeu, qui accomplit, une parole d'alliance. « La foi biblique en l'universel » n'est pas fondée sur l'ordre du monde, sur une identité ou sur des valeurs, mais elle ouvre une brèche dans les clôtures qui opposent les groupes, les peuples, les cultures, elle est émancipatrice et subversive, et maintient l'humain en quête de fraternité.

<sup>4</sup> ARISTOTE, *Ethique à Eudème*, Livre I, ch. 5.

<sup>5</sup> Paul BEAUCHAMP, *L'un et l'autre Testament 2, Accomplir les Ecritures*, coll. « Paroles de Dieu », Paris, Editions du Seuil, p. 63.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 389-391.

Pour le penseur biblique, la parole précède les choses et le monde ordonné. Paul Beauchamp voit dans le récit de création une contre-philosophie qui renverse le naturalisme des *physikoi* : « Dans le récit des sept jours, la formule 'Dieu dit' introduit dix paroles de Dieu, chaque fois pour appeler à l'être ce qui constitue le monde. Tout étant introduit par un 'Dieu dit', nous pouvons attribuer à la parole une fonction régente dans le processus de création. Ladite fonction peut se traduire ainsi : *la parole est avant les choses* »<sup>8</sup>. Le temps, avec l'alternance du jour et de la nuit qui inaugure le premier jour, précède l'espace, sous la forme du haut et du bas, créé au deuxième jour. Cet écart ne se rattrape pas : le biblique est une pensée de la parole et du temps, le temps de la parole qui dans la création appelle toutes les réalités à l'être, le temps de la parole pour se dire. C'est dans la parole que les choses accèdent à la présence.

La Bible est un livre qui maintient des écarts, traversé par des tensions ; un livre ouvert au conflit des interprétations. Il y a clôture du canon, mais il n'y a pas de clôture du biblique. Le livre s'ouvre sur un dehors qu'il annonce, prépare et rend possible. Le pluriel des « Écritures ». Tension entre plusieurs récits qui se recoupent mais ne s'ajustent pas ; entre les récits juxtaposés de création ou entre les récits du don de la loi en *Exode* et en *Deutéronome*, entre le *Proto* et le *Deutéro-Isaïe* (Is 40-55), entre *Proverbes* 10-31 et les chapitres précédents, entre les quatre évangiles, etc., en une succession de réécritures qui réinterprètent et ouvrent à l'interprétation, phénomène de « pliure du discours sur lui-même »<sup>9</sup>, que Beauchamp nomme *deutérose*. Livre pluriel dans la succession des époques où il a été rédigé, pluriel dans la multiplicité des auteurs à un même moment, pluriel dans la diversité des milieux (*Sitz im Leben*) qui l'a porté.

Tension, encore, entre des genres littéraires distincts ; récits, lois, prophéties, prières, dits de sagesse, expressions apocalyptiques. Tension entre *des* livres tenues ensemble pour constituer une bibliothèque, des livres qui proposent à chaque fois un nouveau commencement – de commencement en commencement. Tension entre un Nouveau Testament qui ne se comprend qu'à la lumière de l'Ancien, qu'il cite explicitement, et un Ancien Testament qui ne trouve son sens et son accomplissement dans le Nouveau. Deux Testaments dont le centre est Jésus-Christ, par lequel Dieu parle, mais qui n'est l'auteur d'aucun de ces livres de la Bible. Tension, enfin, ou plutôt *d'abord*, entre des langues : l'hébreu, l'araméen, le grec, si bien que c'est « marqué une inscription en trois langues » qu'a lieu « la révélation ultime de la Parole »<sup>10</sup>.

Face au *Logos* grec, la Parole biblique. Face au « Dieu des philosophes et des savants », premier moteur immobile ou *causa sui*, le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », le « Dieu de Jésus-Christ », le Dieu de la Bible. Du Dieu biblique, la question n'étant pas celle de son existence, de savoir s'il existe ou s'il n'existe pas – on peut aussi bien dire l'un que l'autre, et il n'est pas sûr que la question ait un sens, ce qui est sûr est qu'elle n'appartient pas à la pensée du biblique –, de Dieu, ce que l'on peut dire, c'est qu'il est vivant, qu'il est le Vivant.

Karl Barth, après Pascal et Augustin, nous le rappelle : seul Dieu parle bien de Dieu. Le Dieu de la Bible appelle, faisant advenir ainsi un « tu », et ouvre l'espace d'une réponse et d'un dialogue, c'est-à-dire de la parole, et du récit. Parler de Dieu, c'est le confesser. C'est dans cette direction que s'est engagée, au début des années 70, ce qu'on a appelé la théologie narrative, depuis l'ouvrage fondateur de Jean-Baptiste Metz, *Pour une théologie*

<sup>8</sup> Id., *Testament biblique*, Paris, Bayard, 2001, p. 18.

<sup>9</sup> Id., *L'Un et l'Autre Testament I, Essai de lecture*, coll. « Paroles de Dieu », Paris, Editions du Seuil, 1977, p. 162.

<sup>10</sup> Id., *Le récit, la lettre et le corps*, coll. « Cogitation fidei », Paris, Cerf, 1992, p. 227.

*du monde*, suivi par Eberhart Jüngel dans les deux volumes de *Dieu mystère du monde* et la théologie de la libération en Amérique latine.

Il s'agit d'ouvrir la raison à son Dehors : « Déconstruire le christianisme veut dire : ouvrir la raison à sa raison même, voire à sa déraison » (A 39). Ouvrir la raison à sa déraison, ou bien lui opposer la déraison : *moira* face à *sophia* ? C'est l'opération paulinienne, qui oppose à la philosophie le « langage de la Croix », pour reprendre l'expression paulinienne, qui « frappe de folie la sagesse du monde », la philosophie des Grecs (cf. 1 Co 1,17-31). Mise en œuvre des ressources bibliques. Mais il est temps de conclure.

### Des ressources

D'autres ressources possibles ? Il y en a. Mais invente-t-on une ressource ? JLN cherche une autre ressource que la ressource chrétienne. En sort-il vraiment ? Peut-il même en sortir, je veux dire, peut-il faire sortir de cette ressource une autre ressource ? Et le veut-il vraiment ? Car ce qu'il indique de là où il veut aller, autant que je puisse le voir, c'est au cœur même de la ressource chrétienne, qui est biblique. Ce qu'il semble vouloir, c'est la ressource biblique, contre la métaphysique. « La décloison de la raison est l'effet ou bien le reste du christianisme déconstruit, écrit JLN, de la religion retirée d'elle-même, désamarrée de ses observances et de ses croyances » (A 65). La religion retirée d'elle-même, désamarrée de ses observances et de ses croyances, n'est-ce pas *très précisément* ce qu'on nomme « christianisme » ?

Ne faut-il pas, si l'on veut une « autre ressource » (JLN), aller la chercher ailleurs, dans un ailleurs qui soit véritablement Ailleurs, c'est-à-dire différent, ou pour mieux dire *indifférent* à notre cohérence à nous, européens, philosophes, chrétiens, à notre langue indo-européenne. Les anthropologues ont ouvert une voie vers les *pensées sauvages*. Mieux : il y a un dehors riche d'une tradition textuelle trois fois millénaire : la Chine<sup>11</sup>. Une ressource : le dehors chinois. Commencer, donc, par apprendre la langue d'une autre pensée, le chinois.

### Bibliographie

C : *La Création du monde – ou la mondialisation*, Paris, Galilée, 2002

D : *La Décloison (Déconstruction du christianisme, 1)*, Paris, Galilée, 2005

QPC : *Dieu. La justice. L'amour. La Beauté. Quatre petites conférences*, Paris, Bayard, 2009

A : *L'Adoration (Déconstruction du christianisme, 2)*, Paris, Galilée, 2010

P : *Politique et au-delà. Entretien avec Philip Armstrong et Jason E. Smith*, Paris, Galilée, 2011

*Figures du dehors. Autour de Jean-Luc Nancy*, sous la direction de Gisèle BERKMAN et Danielle COHEN-LEVINAS, Nantes, éditions Cécile Defaut, 2012

PASCAL DAVID

Mai 2012

---

<sup>11</sup> C'est à travers l'œuvre en cours de François Jullien que je découvre les ressources du dehors chinois. J'entends que F. Jullien est sujet à controverse – n'est-ce pas aussi le cas de toute pensée qui dit quelque chose de nouveau ?